

La “darja”, langue de culture en France

Avec Rachid Taha pour la musique, Jamel Debbouze pour l'humour. Gad Elmaleh pour le cinéma, et bien d'autres encore, l'arabe maghrébin se propulse à l'avant-scène. Cette langue, dite aussi la “darja”, véhicule des attitudes et des mots adoptés dans leur quotidien par bon nombre de jeunes Français. D'après l'auteur, il ne s'agit plus pour les enfants ou petits-enfants d'immigrés maghrébins de s'arranger d'un entre-deux inconfortable, mais d'être au cœur d'un mouvement culturel vivant et universel.

par **Dominique Caubet**, professeur d'arabe maghrébin à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), directrice du Centre d'étude et de recherche sur l'arabe maghrébin (Créam)

Le 7 mai 1999, la France signe la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, sur la base d'un rapport rédigé par Bernard Cerquiglini⁽¹⁾, qui dresse la liste des langues de France. Cinq langues dites “non-territorialisées”, dont l'arabe maghrébin et le berbère, s'ajoutent aux langues régionales et des Dom-Tom. Il s'agissait ainsi d'affirmer l'ancienneté de leur implantation dans notre patrimoine national. Le 11 décembre 2003, la Commission de réflexion sur l'application du principe de laïcité dans la République rend son rapport au président de la République, insistant sur “*la nécessité d'éviter toute confusion entre le fait communautaire et le communautarisme, ainsi qu'entre le culturel et le cultuel. À cet égard, la commission souligne le risque qu'il y aurait à enfermer les populations dans la seule référence religieuse.*”

Si l'on observe la scène culturelle française d'aujourd'hui, on s'aperçoit que, depuis une vingtaine d'années, elle s'est transformée, faisant siens de nombreux éléments (notamment linguistiques) venus d'ailleurs, et en particulier du Maghreb. Il ne s'agit donc plus de considérer que l'on se trouve “entre deux cultures” ou dans des cas de “métissage” culturel, mais bien de se référer à un changement au sein même de la culture française, qui, par un processus dynamique, est devenu l'affaire de tous.

Cette pluralité culturelle est particulièrement flagrante dans la musique, l'humour ou le cinéma, où l'arabe maghrébin a fait son entrée sans trop crier gare. La chanson est probablement le domaine où les mutations ont été les plus sensibles, apportant une forme de réponse au Club de l'Horloge qui tenait un colloque sur l'identité nationale en avril 1985 : “*Ce n'est pas parce qu'un groupe de rock s'agite sur des paroles en kabyle qu'il faut croire à cette illusion suicidaire qu'est la société pluriculturelle.*”⁽²⁾ C'est du groupe lyonnais Carte de Séjour qu'il devait s'agir, et les paroles étaient en *darja* – nom donné à l'arabe maghrébin par ses locuteurs.

1)- Bernard Cerquiglini, “Rapport aux ministres de l'Éducation nationale et de la Culture : les langues de la France”, fin avril 1999. La Charte européenne ne prend en compte que les langues de citoyens français qui ne sont pas langues officielles d'un autre pays (l'espagnol, l'italien ou l'arabe sans adjectif sont exclus *de facto*).

2)- Paul Moreira, *Rock méfis en France*, préface de Harlem Désir, Souffles, Paris, 1987, p. 19, citant *Le Monde*.

Musique du monde, musique de France ?

Après la guerre d'Algérie et jusque dans les années soixante-dix, la chanson de l'immigration a certes toujours innové par rapport à la tradition maghrébine, faisant de la France le pays où se fabriquaient des genres nouveaux et des cabarets de Paris et de Marseille des lieux de rencontre et d'échange pour les artistes venus de pays différents. Mais elle restait destinée aux réseaux communautaires, tant par sa forme que par le contenu de ses textes⁽³⁾.

Au début des années quatre-vingt, Carte de Séjour fait irruption sur la scène française, apportant un style nouveau : du rock français, en algérien. Ils sortent des quarante-cinq tours sous le label indépendant Mosquito en 1982 et 1983, puis un premier LP [trente-trois tours, ndlr] chez CBS en 1984, *Rhorhomanie*, produit par Steve Hillage du groupe Gong. C'est un des premiers exemples de musique élaborée en France en *darja* par des artistes d'origines diverses, enfants d'immigrés, lyonnais et britanniques, et accessible d'emblée à toute une jeunesse.

Cela est clair dans le contenu, avec des textes utilisant les parlers jeunes, des expressions argotiques, mélangeant algérien et français, mais surtout dans la forme – rock et guitares électriques – qui heurte les anciens de toutes origines, et enfin dans la tenue et le comportement sur

3)- Bouziane Daoudi et Hadj Miliani, *Beurs Mélodies, cent années de chansons immigrées du blues berbère au rap beur*, Atlantica-Séguier, Paris, 2002, p. 47. *“Cependant, la chanson de l'immigration est fondamentalement une école de la modernité, de la rupture avec les formes musicales traditionnelles, même si ces ruptures se transforment ensuite en lieux communs et en stéréotypes.”*

Fellag. En quelques années, la star algérienne est devenue un artiste incontournable de France.

scène, résolument rockeur et détonnant complètement par rapport au statisme et aux costumes trois-pièces des chanteurs d'avant⁽⁴⁾.

Il se situe d'ailleurs bien dans la lignée de groupes de rock français comme Trust, Téléphone, Starshooter, britanniques avec les Clash, ou américains, avec le rythm'n'blues, le funk, Alan Vega ou Iggy Pop. Ils peuvent aussi apparaître comme des continuateurs des œuvres réalisées dans les années soixante-dix par Jacques Higelin, Areski et Brigitte

Fontaine. C'est ce dont parle Paul Moreira dans son ouvrage de 1987, *Rock mérité en France*, où il décrit tous les groupes émergents qui connaîtront des parcours médiatiques différents : Carte de Séjour, Raina Rai, Sapho, Rocking Babouches ou Elli Medeiros. Après eux ou avec eux vont se développer toute une série de formations qui utilisent

l'algérien ou l'espagnol, dont Corazon Rebelde, Los Carroyos (premier groupe de Manu Chao), et plus tard Les Négresses Vertes, La Mano Negra (avec Manu Chao), L'Orchestre national de Barbès, Massilia Sound System, Sergent Garcia ou Gnawa Diffusion. Parmi ceux qui sont originaires du Maghreb, beaucoup cependant choisissent de chanter en français et pas en *darja* comme Carte de Séjour.

Ces nouveaux groupes vont poser un problème aux disquaires ; par exemple, pour Carte de Séjour qui chante en algérien, "[leurs disques] se retrouvent fréquemment dans les bacs 'folklore maghrébin', alors qu'ils se revendiquent à cor et à cri comme une tendance spécifique du rock français"⁽⁵⁾. Ainsi que le résume une formule choc du leader du groupe, Rachid (plus connu aujourd'hui sous le nom de Rachid Taha), en 1986 à Paul Moreira : "*Le rock arabe, c'est du rock avant d'être de l'arabe ! Nous coller une étiquette de 'musicien traditionnel' sur le dos, c'est simplement nier ce que l'on peut apporter à la scène française. C'est aussi nier notre public français, qui est au moins aussi étendu que notre public maghrébin.*"⁽⁶⁾

Et vint la "world music"...

Ce nouveau mouvement puise son inspiration dans la culture populaire des parents⁽⁷⁾ et s'attache à la transformer. Ce sont les prémisses de ce qui deviendra la *world music*, et qui, à Lyon en 1982, se produit dans des salles comme les Frigos ou enregistre sous le label Mosquito, dont parle *Actuel*. C'est aussi l'émergence de radios pirates qui deviendront des radios libres, puis privées, Radio-Beur, Radio Soleil Goutte-d'Or, mais aussi Radio Bellevue à Lyon. C'est par le biais de cette musique de France que l'arabe maghrébin arrive sur la scène musicale nationale.

La visibilité du mouvement que l'on appelait à l'époque "beur", avec pour capitale Lyon, grandit pour atteindre son apogée en 1983 et

"En Allemagne, en Hollande, en Espagne, au Danemark, nous étions des rockers français."

Carte de Séjour, en 1986.

4)- Bien plus tard, en 1998, on a pu voir une illustration de cette différence dans le concert 1, 2, 3 Soleils, où Rachid Taha court et saute sur scène, parle au public, lui jette sa veste, alors que Khaled, qui a appris à chanter en Algérie, est debout immobile devant son micro. Il déclarera d'ailleurs envier l'aisance de Rachid Taha.

5)- Paul Moreira, *op. cit.*, p. 25.

6)- Paul Moreira, *op. cit.*, p. 46.

7)- Comme le dit Paul Moreira (*op. cit.*, p. 20), les Hispaniques "ne s'intéressent qu'au flamenco des balloches protos, mis à l'index par les rockers des classes moyennes". Pour ceux qui viennent du Maghreb, ce sont les "vieilles musiques populaires souvent condamnées par le désir de modernité auxquelles les beurs redonnèrent vie".

1984, au moment où le Front national remporte des succès électoraux aux élections municipales et européennes qui vont bousculer le paysage politique. Ces années voient aussi l'arrivée de la Marche des beurs, le 3 décembre 1983 à Paris, avec un concert dont Carte de Séjour est la vedette.

Une autre étape va faire passer pour longtemps la parole "beur" au second plan en politique : la création de SOS-Racisme, qui substitue aux militants des marches une "association essentiellement composée d'étudiants, généralement d'origine française"⁽⁸⁾. Les débuts de l'association sont un succès : créée en octobre 1984, avec son logo et son slogan "Touche pas à mon pote", elle connaît la consécration avec le concert du 15 juin 1985 sur la place de la Concorde, devant 300 000 spectateurs. C'est là que pour la première fois Carte de Séjour chante sa version de *Douce France*, devant un public qui commence par siffler. Rachid n'attendait que cela⁽⁹⁾ : "Quoi ? On n'a pas le droit de chanter une chanson française ?! C'est aussi notre patrimoine !!! Qui c'est qui siffle ? Les Français racistes ou les Arabes racistes ? Hé oui ! Il n'y a pas que les Français qui sont racistes..." Une thèse qu'il développe depuis plus de vingt ans.

Carte de Séjour reçoit une reconnaissance nationale en avril 1987, en recevant le Bus d'acier⁽¹⁰⁾ pour leur album *2 et demi*, dont le contenu sera malheureusement éclipsé par le succès de *Douce France*. Le groupe se sépare en 1989. Rachid Taha va commencer une carrière solo, explorant d'autres univers musicaux comme la techno et la house dans les années quatre-vingt-dix, mais avec pour ligne directrice la transe⁽¹¹⁾. En 1998, il fait œuvre de "restauration", avec l'album *Diwan* (le monde), qui reprend des chansons arabes de son enfance, grâce à des arrangements de Steve Hillage qui leur permettent d'accéder à une audience internationale. Il est considéré par la critique comme un précurseur sur la scène française, expérimentant, toujours surprenant. Son dernier album *Tékitoi ?* est sorti en septembre 2004 ; il est salué par la critique nationale et internationale⁽¹²⁾ comme confirmant un style et une maturité.

La décennie raï

Mais les années 1987 à 1998 seront surtout celles de la décennie raï, musique qui sort des cabarets d'Oran pour à la fois se transformer et influencer la musique mondiale (Sting, Bill Laswell), grâce aux succès de Khaled, avec *Didi* en 1992, Cheb Mami, Sahraoui et Fadela, courant qui voit émerger en 1996 un artiste français, Faudel. C'est justement à cause de cette vogue que le 26 septembre 1998 on assistera à un événement marquant, si l'on en juge par la revue de presse impressionnante, qui va amener trois chanteurs d'origine algérienne, rebaptisés pour l'occasion les "trois ténors du raï", Khaled, Taha, et Faudel⁽¹³⁾, à

8)- Philippe Juhem, "La participation des médias à l'émergence des mouvements sociaux : le cas de SOS-Racisme", in *Réseaux*, n° 98, 1999, pp. 121-152.

9)- Paul Moreira, *op. cit.*, p. 31.

10)- Attribué à des chanteurs de rock français comme Alain Bashung (1981), Indochine (1983), Etienne Daho (1985) et Noir Désir (1989).

11)- Il montre la filiation avec la transe à vertu thérapeutique venue des confréries d'Afrique, et qui se retrouve sur les trois continents (vaudou, soufisme, gnawa, rock, gospel, soul, techno).

12)- Voir Eliane Azoulay, "L'heure de la rébellion", *Télérama*, 29 septembre 2004 ; Francis Dordor, critique de l'album de Rachid Taha, *Tékitoi ?*, *Les Inrockuptibles*, 29 septembre 2004 ; Phil Meadley, "Rachid Taha: The Algerian really rocking the casbah", *The Independent*, 10 Septembre 2004. Ces articles sont consultables en ligne.

13)- Un clin d'œil aux trois ténors classiques : Pavarotti, Domingo, Carreras, qui venaient d'enregistrer un album, *Les trois ténors*, en 1998 ; une couverture des *Inrockuptibles*, en février 1998, avec Faudel, Mami et Taha ; et Pascal Nègre, alors PDG de Polygram, qui en parle à Rachid Taha comme une boutade : "Qu'est-ce que tu penses des trois ténors, version bougnoule ?", in *Nouvel Observateur*, 24 septembre 1998.

14)- Le producteur Steve Hillage, aux commandes de soixante-trois musiciens, dont le batteur et la bassiste de David Bowie, trente cordes venues d'Égypte, 6 millions de francs de budget, 1,7 million de recette grâce à la vente des billets. La somme n'a été amortie qu'avec les ventes des albums : 200 000 auraient suffi, il s'en est vendu un million, *singles* et DVD compris.

15)- En 1995, Khaled est nommé "artiste interprète de l'année" ; en 1997, *Aïcha* devient "chanson de l'année" ; et en 1999, Faudel est "révélation de l'année". L'année 2000 voit le couronnement des Zebda qui chantent en français ("meilleur groupe", "meilleure chanson"), de Natacha Atlas, comme "artiste féminine de l'année", et de 113, comme "révélation de l'année". Enfin, en 2001, Rachid Taha remporte l'"album de musiques traditionnelles ou de musiques du monde de l'année" pour *Made in Medina*, passant du Bus d'acier en 1987 (rock français) aux Victoires (musiques du monde).

16)- Lors de son intervention au Forum "Les musiques du monde en question", organisé les 3-4 juin 1999 à la Villette, Paris, par Zone franche et la Maison des cultures du monde.

17)- "Ya-Ravi ou Khaled effacé", *Le Monde*, 13 septembre 2004.

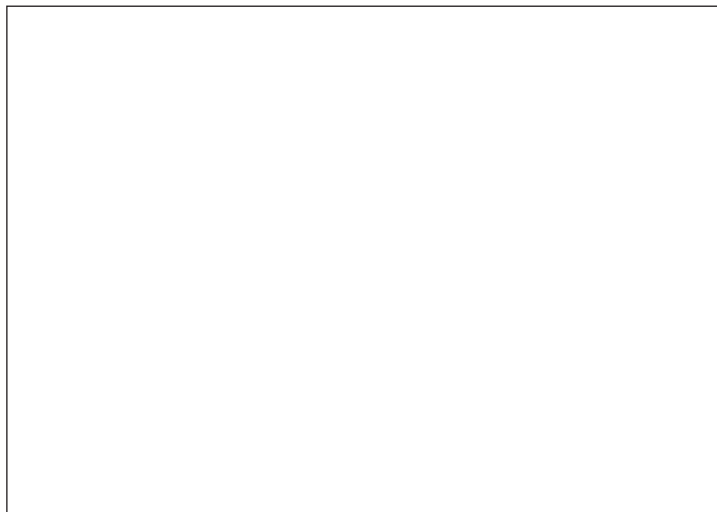
remplir le palais Omnisport de Bercy pour 1, 2, 3 Soleils, avec plus de 17 000 spectateurs – le concert était complet un mois à l'avance. Les moyens mis dans cette entreprise, sur le plan qualitatif et quantitatif, montrent que la production a voulu faire les choses en grand⁽¹⁴⁾ et soulignent clairement l'importance symbolique et commerciale accordée à l'événement.

Après avoir été plusieurs fois nommés dans les années quatre-vingt-dix, des artistes qui chantent en *darja* ont été couronnés par des Victoires de la musique⁽¹⁵⁾ dans les années 1999-2001. Pour ce qui est de l'appartenance à la scène française, l'album *Made in Medina* de Rachid Taha, a reçu en l'an 2000 un accueil unanime, qualifié notamment par *Le Progrès* de "sans doute le meilleur album 'français' de l'année", le 20 décembre 2000. Il sera d'ailleurs couronné "meilleur album de musiques du monde" aux Victoires de la musique, et *Presse Océan*, le 2 mars 2001, suggérera qu'"il aurait peut-être fallu le récompenser dans celles de la musique tout court". Rachid Taha disait en février 2001 au mensuel *Nova* que, pour lui, "la France reste le pays le plus intéressant du monde au niveau de la culture... Tout est accessible, tout a le droit d'exister." Mais il rappelait en mars 2001 à *Lyon Mag* : "Je me suis servi de cette tribune des Victoires de la musique pour parler de la langue arabe qui est trop marginalisée en France, car j'ai rarement l'occasion de passer à la télé."

Dans une chronique parue dans *Planète musiques*, François Bensignor cite Dominique Fontaine, responsable du département Musiques du monde à la Fnac, qui expliquait que "les rayons musiques du monde et les mentalités dans nos magasins ont commencé à évoluer depuis un an et demi : en termes d'exposition, de réévaluation des 'mètres linéaires', d'emplacement dans les 'têtes de gondoles'. Par exemple, le rayon Orient arabe a représenté 17 % des ventes musiques du monde en 1998, marquant une progression de 77 % par rapport à l'année précédente, grâce à certaines productions comme 1, 2, 3 Soleils."⁽¹⁶⁾ On notera au passage que la musique maghrébine, dont il s'agit ici, est encore classée dans Orient arabe.

Reprenant les chiffres indiqués lors du Forum, le mensuel *Dépêche mode*, dans un article de Dominique Zacharias intitulé "World in France", explique en mai 1999 que, "dans les Fnac, les musiques du monde représentaient, comme le jazz, 7 % du chiffre d'affaires des disques, il y a trois ans. Elles sont passées à 10,5 % en 1998 et pourraient atteindre les 12 % en 1999, comme la musique classique, si la progression se maintient." Ainsi en 1999, le marché de la *world music* – tous styles confondus, avec une forte poussée latino – avait largement dépassé le jazz et égalé la musique classique.

À propos du dernier album de Khaled, Véronique Mortaigne⁽¹⁷⁾, conclut sa critique d'un album "scandaleusement pâlichon" en annonçant la fin d'une mode : "Mais dans le cas de Khaled, s'ajoute la



**Affiche d'un concert
organisé à Lyon en 1982.**

déroute de la musique maghrébine dans le commerce occidental. *L'appétit du public s'amenuise.*” Ce que confirme Rachid Taha⁽¹⁸⁾ : “1, 2, 3 Soleils a été formidable, on peut dire aussi qu'il a tué le raï : beaucoup ont acheté le disque en pensant que cela suffisait à construire une discothèque arabophone.”

18)- Véronique Mortaigne,
Le Monde, 13 octobre 2004.

Représentants de la France à l'étranger

Dès 1986, Carte de Séjour avait fait une tournée en Europe : “*En Allemagne, en Hollande, en Espagne, au Danemark, nous étions des rockers français. En tout cas, on nous a présentés comme tels. Ici on nous le nie, mais à l'extérieur, c'est très clair.*”⁽¹⁹⁾ Faut-il, comme certains sportifs, qu'ils se rendent à l'étranger pour être reconnus comme français ?

19)- Paul Moreira,
op. cit., p. 32.

Aussi bien dans le cadre de la francophonie que dans celui du ministère des Affaires étrangères, les musiques du monde, et celles qui sont nées en France en particulier, sont exportées et encouragées au même titre que la chanson française. Lors du forum “Les musiques du monde en question”, Patrice Hourbette, du bureau Export de la musique française, expliquait : “*Dans mon travail quotidien, je m'aperçois qu'il est plus facile de vendre de la world music à l'étranger que de vendre de la chanson française.*” François Bensignor explique qu'en effet, “*en 1998, 31 % des aides sont allées à des projets dans le domaine de la world music, 25 % à la chanson, 14 % au jazz, 13 % au rock, 11 % aux musiques électroniques et 6 % au rap.*”

20)- Le 24 juin 2004, lors d'une émission de France Inter, *Sous les étoiles exactement*, Olivier Poivre-d'Arvor, directeur de l'Afaa, a choisi d'inviter Rachid Taha ; interrogé sur les raisons de son choix, il a évoqué son origine bretonne et m'a dit que la diversité des langues était importante en France, même si le français restait notre langue commune. Il a ajouté que Taha était un artiste exigeant et qu'il était pour lui un chanteur de France.

Ainsi, l'arabe maghrébin et les artistes qui le chantent représentent fréquemment la France dans des tournées parrainées par l'Association française d'action artistique (Afaa), qui dépend du ministère des Affaires étrangères⁽²⁰⁾, et par les Alliances françaises. Le 14 juillet 1997, Khaled chante à Central Park à New York pour le “Bastille day” ; des tournées

mondiales de Manu Chao, des Gnawa Diffusion et de nombreux autres groupes ont lieu chaque année. Rachid Taha est décrit comme *“le plus célèbre représentant de la ‘French touch’ sur la scène internationale”* dans *Le Monde* du 24 février 2001 ; ou comme *“l’un des fleurons de la scène musicale française”*, dans *Audio Numérique*, en mars 2002.

À l’occasion des jeux olympiques d’Athènes de l’été 2004, quinze artistes de renom ont collaboré à un album au profit du Fonds des Nations unies pour l’enfance (Unicef). Rachid Taha y figure, avec le titre *Still Standing*, enregistré en compagnie de Brian Eno, aux côtés de Sting, Alice Cooper, Lenny Kravitz, etc.

L’arabe maghrébin s’exporte donc, et fait partie officiellement des langues de France depuis 1999. De ce fait, il devrait pouvoir rejoindre les langues régionales pour les quotas radio (40 % minimum en français ou langue régionale). Mais la loi sur ces quotas date de 1986, et la notion de “langue de France” n’existait pas encore. Rachid Taha explique en mars 2001 dans *Lyon Mag* : *“Par contre, les quotas, j’en souffre car comme je chante en arabe, je suis catalogué comme étranger. Et les radios préfèrent passer des chansons anglophones.”* Ne serait-il pas temps de mettre la loi en conformité avec les pratiques ?⁽²¹⁾

21)- L'article 28 de la loi du 30 septembre 1986, modifiée en 2000, applicable aux radios privées stipule que *“la proportion d’œuvres musicales d’expression française ou interprétées dans une langue régionale en usage en France doit atteindre un minimum de 40 %...”*

L'autodérision en héritage

Entre les années 2002 et 2004, c’est dans le domaine de l’humour que des avancées significatives ont eu lieu, avec les progressions remarquables de Jamel Debbouze, Gad Elmaleh et Fellag. Les trois acteurs en question ont tous en commun un très fort sens de l’autodérision, ce qui n’est pas la caractéristique principale de l’humour français, plutôt enclin à se moquer des autres... L’autodérision est l’humour des minorités, et ce n’est pas un hasard si ces trois-là en usent, chacun à leur manière.

Jamel Debbouze est ainsi l’acteur français qui reçoit le plus gros cachet de l’année en 2002, pour *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre*, d’Alain Chabat. Avec 14,5 millions d’entrées en 2002, il est le deuxième meilleur résultat français depuis *La grande vadrouille* en 1966, dépassant les plus grands noms français. D’aucuns penseront que l’argument financier ne doit pas être pris en compte, mais je suis persuadée que beaucoup ont ressenti une fierté à cette annonce faite dans la presse, qui effaçait un instant des discriminations encore trop présentes dans notre société⁽²²⁾. Il est également important de noter les passages dans des émissions de télévision aux heures de grande écoute, et de les considérer comme autant d’indices de popularité. Jamel bénéficie aujourd’hui d’une réelle reconnaissance dans la société française ; il est devenu l’idole de toute une jeunesse qui reprend ses expressions, il est aimé dans les banlieues comme dans les centres-villes. Il a été classé comme le préféré des dix-huit/vingt-quatre ans en janvier 2003, par le sondage *Ifo-Journal du dimanche*⁽²³⁾, et vingt-septième au Top Cinquante

22)- En 2002, il a touché 2,12 millions d’euros, devant Gérard Depardieu (2,04 millions) et Jean Reno (1,70 million). Malek Boutih, ancien président de SOS-Racisme et membre de la direction du parti socialiste, interrogé en octobre 2003 par une équipe de TF1, disait bien aimer Jamel : *“Quand j’ai su qu’il était l’acteur le mieux payé de l’année 2002, je me suis dit : Yes !!!”*

23)- Mogniss H. Abdallah, “Jamel Debbouze, un coup de jeune pour l’humour français”, in *Hommes & Migrations*, n° 1242, avril 2003, pp. 130-134.

des personnalités en janvier 2004. Édouard Molinaro, qui est l'un des réalisateurs du feuilleton de Canal +, *H*, le comparait à des références françaises en matière de comique : “*Jamel s'apparente à de Funès et Serrault. C'est la suite, avec la culture 'beur' que nous avons intégralement.*”⁽²⁴⁾ Ou encore, dans un numéro de *Télérama* dont il fait la couverture lors de la sortie d'*Astérix* : “*Il est partout, petite silhouette bondissante ou écrasée, marmonnant et protestant, créant un personnage comique inédit, comme le fit Louis de Funès en son temps.*”⁽²⁵⁾

Gilles Medioni, dans *L'Express*, signe un portrait de Jamel Debbouze qui confirme son importance sur la scène française⁽²⁶⁾. Il cite Azouz Begag : “*Sa part marocaine est considérable, notamment dans sa danse du corps. Il incarne la sym-*

biose Afrique du Nord-Europe avec une harmonie inouïe. Et contribue à créer de la mémoire commune, à nous enraciner dans la culture française.” Dans ce même article, Olivier Mongin, directeur de la revue *Esprit*, renchérit : “*Sa langue, c'est le 'rebeu'. Il casse le français avec beaucoup de malice, injecte de l'arabe dans le verlan, agence des interjections.*”

Les années 2003 et 2004 sont celles de Gad Elmaleh au cinéma, avec le film *Chouchou* et ses 4 millions d'entrées. Le héros parle un français cassé avec une forte influence de la *darja*, et certaines répliques sont devenues des expressions cultes, telles que : “*Jadôôôre les sushis !*” En 2004, Gad Elmaleh présente la cérémonie des Césars, et son spectacle, *L'Autre, c'est moi*, se joue à guichets fermés. Il est l'une des valeurs sûres des plateaux de télévision depuis quatre ans. Une émission du magazine *Fréquentstar* de Laurent Boyer lui a été consacrée sur M6, en juin 2004.

Fellag, lui aussi, aura connu une accélération de son succès et une vraie reconnaissance, en recevant le premier prix Raymond Devos de la langue française en mars 2003. Il a également succédé à Raymond Devos sur France Culture, pour assurer la chronique *Les 1001 histoires de Fellag*, diffusée le dimanche de septembre 2003 à juin 2004. Enfin, son spectacle de l'année 2004, *Le dernier chameau*, a reçu un accueil et une couverture médiatique sans précédent. En quelques années, la star algérienne est devenue un artiste incontournable de France⁽²⁷⁾.

Du petit au grand écran

L'arabe maghrébin est aussi présent dans le cinéma français, dans des succès comme *La vérité si je mens* 1 et 2 de Thomas Gilou – 4,8 millions d'entrées en 1996 et 7,8 millions en 2001. Il est parlé⁽²⁸⁾ par des personnages juifs du quartier du Sentier à Paris, joués par José Garcia,

L'argot avait emprunté à l'algérien des mots qui sont restés, comme “toubib”, “klebs”, “caoua” ou “un petit chouya”. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'emprunt, mais d'une véritable imbrication.

24)- *Télérama*, 10 avril 1999.

25)- *Télérama*, 2 février 2002.

26)- “Jamel, le bourgeois rebelle”, *L'Express*, 18 juillet 2002.

27)- Dominique Caubet, *Les mots du bled*, L'Harmattan, Paris, 2004 ; voir les quatre entretiens avec Fellag de 1995 à 2004.

28)- Une cinquantaine d'expressions non sous-titrées, dont un jeu de mot important ! La production, que j'ai interrogée, a jugé d'après des projections tests, que les Français comprenaient.

29)- Dominique Caubet, "Du *baba* (papa) à la mère, des emplois parallèles en arabe marocain et dans les parures jeunes en France", in *Cahiers d'études africaines*, "Langues déliées", n° 163-164, 2001, pp. 735-748.

30)- Dominique Caubet, "Métissages linguistiques ici (en France) et là-bas (au Maghreb)", in *VEL-Enjeux*, n° 130, septembre 2002 ; "La reconnaissance de l'arabe 'dialectal' en France : un parcours sinueux", in *Mélanges David Cohen, Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures*, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis, pour son quatre-vingtième anniversaire ; textes réunis par J. Lentin et A. Lonnet, Maisonneuve et Larose, Paris, 2003, pp. 135-148.

Bruno Solo (qui se sont mis à l'arabe marocain), Gad Elmaleh, Enrico Macias ou Gilbert Melki. Il apparaît aussi dans la façon de parler de Jamel Debbouze, qui a beaucoup apporté en 1998 à *Zonzon*, de Laurent Bouhnik et à *Ciel, les oiseaux et ta mère*, de Djamel Bensalah. Il a également tourné en 2002 dans *Amélie Poulain*, de Jean-Pierre Jeunet, et dans *Astérix. La darja* a aussi sa place dans des films plus modestes ayant pour cadre la banlieue, avec le succès d'estime en 2002 de *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?*, de Rabah Ameur-Zaïmeche, et la réussite en 2004 de *Lesquive*, de Abdellatif Kechiche, très bien accueilli par la critique. Si j'ai multiplié les exemples, c'est pour montrer la progression de l'empreinte laissée par la *darja* sur la scène culturelle française. Pour ses locuteurs, il s'agit d'une langue complice, familière, de la langue des parents, mais c'est également une langue de culture vivante en France.

Un autre domaine où l'influence de l'arabe maghrébin est forte et dépasse le cercle de ses seuls locuteurs, c'est les parlers des jeunes. En effet, une série de mots et d'expressions maghrébines sont adoptés par toute une classe d'âge : "*walou*" (rien), "*zarma*" (comme si), "*kiffer*" (apprécier), "*r'mar*" (âne, imbécile), "*choufer*" (regarder, surveiller), "*khalouf*" (cochon), "*r'nouch-hnoucha*" (serpents-flics), "*hogra*" (humiliation, infériorisation), "*kahlouche*" (noir), "faire la *hala*" (fête), "mettre le/la *dawa*" (foutre le bordel), "se taper la *hach*" (de "*hchouma*", la honte) ou des calques comme "*ce film, il déchire sa mère !*"⁽²⁹⁾ Des lexèmes sans cesse renouvelés donc, mais également une intonation générale du français, des emphatisations très influencées par l'arabe maghrébin, adoptées par des jeunes quelle que soit l'origine de leurs parents. Là encore, la *darja* semble jouer un rôle fédérateur⁽³⁰⁾. On a l'im-

Mehdi Charef, réalisateur du premier film dit "beur", *le Thé au harem d'Archy Ahmed*, 1984.



© IM'média.

pression que c'est la langue où les jeunes vont chercher une source d'inspiration pour se régénérer, comme on l'a vu plus haut pour la *world music*. L'argot avait emprunté à l'algérien des mots qui sont restés, comme "toubib", "klebs", "caoua" ou "un petit chouya", mais aujourd'hui l'ampleur est toute autre et il ne s'agit plus d'emprunt, mais d'une véritable imbrication. L'arabe maghrébin, seul ou mélangé au français, utilisé pour lancer des expressions complices ou pour donner un accent à un sketch ou à une chanson, a une présence marquante dans la société française, en particulier dans la jeunesse, qui le prononce généralement bien pour l'avoir toujours côtoyé. On fera référence ici à la pluralité des influences venues du Nord de l'Afrique qui ont contribué à cette évolution : immigrés, rapatriés, harkis, et leurs descendants, et au nombre élevé de locuteurs ; près de 10 % de la population a, dans son histoire familiale, un attachement avec l'autre côté de la Méditerranée et un lien avec la *darja* ou le berbère.

En l'absence de chiffres officiels en France, on estime que l'arabe maghrébin est parlé par environ trois millions de personnes. Pour la première fois lors du recensement de 1999, l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) et l'Institut national des études démographiques (Ined) ont été autorisés à mener une enquête sur les langues. Ils ont conclu que, pour 1 170 000 adultes, l'un de ses parents au moins lui a parlé arabe dans son enfance, en faisant la langue la plus transmise en France⁽³¹⁾.

Bibliographie complémentaire

- François Bensaïgnor, "Musique du monde ou *world music*, ni une mode, ni un genre : une réalité", in *Planiète musiques*, décembre 2000.
- Dominique Caubet, "L'intrusion des téléphones portables et des 'SMS' dans l'arabe marocain en 2002-2003", in D. Caubet, J. Billiez, Th. Bulot, I. Légise, C. Miller, *Parlers jeunes ici et là-bas, pratiques et représentations*, L'Harmattan, Paris, 2004, pp. 247-170.
- Dominique Caubet, "L'arabe dialectal en France", in *Arabofrancophonie, Les Cahiers de la francophonie*, n° 10, L'Harmattan, Paris, 2001, pp. 199-212.
- Dominique Caubet, "L'arabe maghrébin", in Bernard Cerquiglini (sous la dir.), *Les langues de France*, Puf, Paris, 2003, pp. 193-204.
- Dominique Caubet, "Enseigner l'arabe maghrébin, langue de France ?", in *Cahiers d'études pédagogiques*, n° 423, 2004, pp. 52-54.
- Bernard Cerquiglini, *Les langues de la France, rapport aux ministres de l'Éducation nationale et de la Culture*, 1999.
- Maria Clipici, *La transmission de l'arabe tunisien en France chez des locuteurs originaires de Tunisie : attitudes et représentations au sein d'une famille juive et chez des jeunes cousins musulmans*, mémoire de DEA non publié, Inalco-Créam, 2004.

Des communautés à la scène nationale

Les productions musicales, cantonnées depuis la fin des années soixante dans la distribution communautaire, le quartier Barbès ou la rue des Rosiers à Paris, répondaient à une nostalgie du pays éloigné (pour l'immigrant) ou perdu (pour le rapatrié) et apparaissaient comme des cultures parallèles, sans réelles passerelles entre elles. Ce n'est que lorsqu'elles ont été portées par un engouement pour la *world music* qu'elles ont vraiment commencé à être reconnues au niveau national et international et à pouvoir se rejoindre. Ainsi, *Ya rayah* (et avant, *Didi* de Khaled), chanson de l'immigration devenue un tube

31)- François Héran, Alexandre Fillhon et Christine Deprez, "La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle", *Population et sociétés*, n° 376, 2002 (voir aussi p. 10 à 24).

32)- "Transmission familiale et acquisition non didactique des langues : le cas de l'arabe maghrébin", communication à la journée "Observer les pratiques linguistiques : pour quelles politiques ?", de l'Observatoire des pratiques linguistiques, délégation générale à la Langue française et aux Langues de France, ministère de la Culture, 20 février 2002 ; cf. www.dgff.culture.gouv.fr

33)- "Les soleils noirs de Taha", in *Les dernières nouvelles d'Alsace*, 19 mai 1999.

international grâce à Rachid Taha, a été enregistré en hébreu. Lors d'une enquête sur la transmission de l'arabe maghrébin en France⁽³²⁾, j'ai appris que l'air en avait été adapté dans une synagogue pour certaines prières. Enrico Macias, quand il a recommencé à chanter le *mâlouf* de ses débuts en algérien, a ému beaucoup d'amateurs de ce genre musical, qui découvrent alors cet aspect de son répertoire. Au festival de Bourges de 1999, Enrico Macias, sortant de scène, est embrassé par Faudel et les membres du groupe Zebda.

C'est sur la scène culturelle que la *darja* a débordé le cadre familial ou communautaire où la cantonnait une forme de "nostalgie butée"⁽³³⁾. Elle a ainsi gagné la visibilité et la légitimité qui sont désormais les siennes. Elle a longtemps regardé vers le passé, mais elle montre aujourd'hui qu'elle remplit toutes les conditions de la modernité. La *darja* apparaît pour la France comme un patrimoine qui ne serait pas limité à ses héritiers légitimes, mais qui se donnerait en partage. Tant dans le domaine musical que dans celui de la créativité linguistique et humoristique, ceux qui s'en emparent, en la "re-prenant" à leur compte, assument l'héritage des parents tout en produisant une création originale résolument ancrée dans la modernité, les derniers courants musicaux, voire les nouvelles technologies. Alors que les apports culturels et sociaux des parents à la société française ont été systématiquement dévalorisés ou sous-estimés, on voit émerger une filiation reconnue et assumée, une transmission de relais de la part de ces passeurs de culture. ◀



François Bensaïgnor, "Musiques du monde ou 'world music', la revanche des 'autres'"

► Dossier *Immigration, la dette à l'envers*, n° 1221, septembre-octobre 1999

► Dossier *Musiques des Afriques. Voix maghrébines et tempos black en Europe*, n° 1191, octobre 1995

► Dossier *Arts du Maghreb, artistes de France*, n° 1170, novembre 1993